

<p style="text-align:center">CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES Saison 2013-2014 – Regards sur le monde</p>

LA CHAMBRE DU FILS (La Stanza del figlio)
de Nanni Moretti (Italie/France, 2001), 1h39

Réalisateur : Nanni Moretti. Scénario : Nanni Moretti, Linda Ferri, Heidrun Schleeff. Production : Sacher Film (Angelo Barbagallo et Nanni Moretti), avec Bac Films Photographie : Giuseppe Lanci Montage : Esmeralda Calabria. Musique : Nicola Piovani. Décors : Giancarlo Basili. Costumes : Maria Rita Barbera. Interprètes : Nanni Moretti (Giovanni Sermonti), Laura Morante (Paola Sermonti), Jasmine Trinca (Irene Sermonti), Giuseppe Sanfelice (Andrea Sermonti), etc.

Le réalisateur

Né en 1953 à Brunico (province de Bolzano), Nanni Moretti est un autodidacte complet. A 20 ans à peine, alors qu'il a déjà signé quelques courts métrages en super 8 dont «La sconfitta», son premier film, en 1973, il demande à Marco Bellocchio, Peter Del Monte et aux frères Taviani de devenir leur assistant... Ces derniers se contentent de lui offrir un petit rôle dans *Padre Padrone* car, à les entendre, Moretti n'a déjà plus rien à apprendre. Il signe son premier long métrage en 1975 (*Je suis un autarcique*, tourné en Super 8 et gonflé en 16mm), suivi en 1977 de *Ecce Bombo*, qui est longtemps resté son plus grand succès commercial. Il y interprète lui-même, pour la première fois, le personnage de Michele Apicella, son double. Cette créature constitue le sujet idéal de sa caméra — malléable et corvéable à merci, délirant, instable, infantile; et il porte en lui le regard subjectif du cinéaste, désabusé et poétique, sur le monde. On retrouve ensuite ce personnage dans «Sogni d'Oro» (1981), «Bianca» (1984), «La messa è finita» (1985) et «Palombella Rossa» (1989). Atteint d'un cancer, il doit faire une pause dans son travail. Ensuite, il laisse tomber le masque de Michele Apicella pour se mettre lui-même en scène dans son «Journal intime» (1993), où il raconte notamment sa maladie ; et dans une sorte de suite à ce journal, «Aprile», en 1998, il évoque la naissance de son premier enfant. Moretti a aussi signé un remarquable documentaire sur l'ancien parti communiste italien devenu parti des démocrates de gauche (PDS), «La cosa» (1990). Après «La Stanza del figlio» (2001), qui lui vaut une Palme d'Or, il signe «Il Caimano» (2006), satire terriblement prophétique du pouvoir à la Berlusconi, et «Habemus Papam» (2011).

Le film

Giovanni (Nanni Moretti) travaille comme psychanalyste dans la petite ville maritime d'Ancône, sur la côte Adriatique. Le cabinet où il rencontre ses patients se trouve juste à côté de l'appartement où il vit avec sa femme (Laura Morante), leur fils Andrea et leur fille Irene. C'est une famille unie, chaleureuse, intelligente ; où la liberté et la responsabilité semblent guider les actions. Même si, parfois, des fêlures apparaissent. Comme quand Andrea est soupçonné d'avoir volé un fossile à l'école. Il a beau clamer son innocence ; le doute s'installe et son père, tellement au fait de l'âme humaine, ne le croit qu'à moitié...

La mort dans l'âme

Le film bascule, radicalement, lorsque Andrea meurt, noyé, lors d'une plongée sous-marine. Giovanni se sent responsable, car il voulait ce jour-là aller courir avec son fils ; au lieu de cela, il est parti en urgence retrouver l'un de ses patients. Dans son esprit marqué par la mort, il rend même ce patient (Silvio Orlando) responsable de cette mort.

L'unité de la famille se défait lentement dans la rage et l'impuissance. Irene cherche à retenir ses parents, à les garder ensemble, sans succès. Alors elle laisse éclater sa rage en plein match de basket. Paola, quant à elle, se laisse doucement sombrer dans les larmes et le souvenir. Giovanni, enfin, se referme ; obsessionnel, il revient sans cesse en arrière par la pensée, avec le désir d'infléchir le destin.

Il renonce même à son travail, car il ne se sent plus la force de supporter la douleur des autres. Enfin, grâce à Arianna, une sorte d'ange venu d'ailleurs, Giovanni et les siens vont lentement refaire surface. Et même si l'unité perdue ne pourra plus revenir, puisqu'il manquera toujours un élément, une nouvelle solidarité entre trois solitudes se nouera peut-être.

La mise en scène de l'invisible

Mis à part le talent incroyable des acteurs (Moretti et Morante en tête) qui, de bout en bout, tiennent leur personnage en respect, tout l'art de Moretti tient dans sa mise en scène, qui ne se voit jamais, mais qui existe pourtant bel et bien. Tout chez lui est calculé, pensé, voulu et maîtrisé. Par exemple, la contiguïté entre l'appartement (la famille) et le cabinet (le travail), séparés seulement par une porte et un couloir. Chaque fois que Giovanni emprunte dans un sens comme dans l'autre ce couloir, il se contente de tourner la page. Mais à partir du drame, ce simple couloir se charge d'une énorme intensité. On perçoit que chaque pas, chaque passage est une épreuve. Que la séparation entre le monde du travail et de la famille n'est plus si étanche que cela.

Autre exemple, l'utilisation du sport. Grand sportif (on se souvient du match de water-polo de «Palombella Rossa»), Moretti a ici donné à chaque personnage son activité. Giovanni pratique la course à pied, en solitaire, comme une façon d'évacuer à chaque foulée les peines d'autrui. Son fils fait du tennis. Mais il ne joue pas assez pour gagner, selon son père. Au point que lorsqu'on le voit jouer, dans le film, on ne voit jamais son adversaire. Irene, la fille, fait du basket. Un sport de groupe, d'équipe, où le partage joue un rôle essentiel. Comme par hasard c'est en plein match que Giovanni lui fait sentir le terrible événement, sans rien lui dire ; d'un coup, en plein match, la fille passe du groupe à la solitude. Palme d'Or méritée à Cannes, «La Chambre du fils» est un film extraordinaire. Qui use de la simplicité pour atteindre à l'essentiel : la représentation du monde, le nôtre, et d'événements qui nous sont proches. Le deuil. Et la vie qui, à la fin, résiste même à la mort la plus terrible.

Propos de Nanni Moretti

«Peu après «Journal Intime», j'ai eu l'idée de cette histoire. Je voulais mettre en scène un personnage qui, quotidiennement, dans son travail, se retrouve confronté aux problèmes et à la douleur des autres, et qui soudain doit faire face à la perte la plus terrible qui soit, celle d'un fils. Mais en 1995, nous attendions un enfant. Je n'arrivais pas à tourner cette histoire. Je ne voulais pas. J'ai dû attendre la fin d'«Aprile» pour m'y remettre.

On dit souvent que le deuil rassemble les gens. Moi, j'ai voulu raconter une histoire où la douleur divise des personnes qui s'aiment. Tout comme le rapport de l'analyste avec sa propre douleur. Il y a des pys qui arrivent à assumer, à faire avec cette douleur, à travailler malgré un deuil aussi violent. En écrivant le scénario, on a constaté que mon analyste n'y arriverait pas... et qu'en toute conscience de cause, il décidait d'interrompre son travail. On ne sait pas s'il recommencera ou non.

Ce film n'est pas moins autobiographique que les autres, c'est sûr. (...) Pour plusieurs raisons. D'abord parce que plusieurs traits du caractère de Giovanni m'appartiennent. Ensuite parce que c'est une histoire qui m'a beaucoup accaparée. J'ai peut-être dû faire une petite violence contre moi-même pour raconter cette histoire. D'abord en l'écrivant, ensuite en le jouant, en le montant, toujours en contact avec des images de douleur, de mort. Ce film fut pour moi une longue traversée de la douleur. Ce qui m'intéressait était de faire un film qui renferme en lui-même tous mes films précédents, mais qui soit plus limpide, plus transparent.

Il y a une quinzaine d'année, je me souviens avoir trouvé un slogan pour décrire mon travail : «J'aimerais faire toujours le même film, si possible toujours plus beau». Je ne sais pas si je me reconnais encore dans cette phrase. Parce qu'après ce film il m'est difficile de penser à un autre... Mes films sont des morceaux de ma vie. Une fois que j'en ai fait un je dois m'en décharger, et me recharger pour le suivant. Cette fois je crois qu'il me faudra plus de temps pour m'en libérer.»

(Propos recueillis à Cannes en 2001)

Frédéric Maire